

Il existe une autre avenue à Cas Tor, à l'extrémité orientale de Dartmoor. Longue de cinq à six cents mètres, elle rappelle également une bataille rangée, mais elle est d'un plan plus complexe et plus varié que la précédente. Elle contourne la colline, de sorte qu'on ne peut voir à la fois ses deux extrémités. Pas plus qu'au pont de Merivale, il n'y a rien là qui ressemble à un temple. On trouve à Dartmoor sept autres avenues, toutes du même genre et sans nul caractère religieux.

Lorsque nous décrirons les principaux groupes de pierres qui existent en Angleterre et en France, nous aurons fréquemment à revenir sur cette idée, mais en l'appuyant sur d'autres considérations, par exemple sur des données traditionnelles; en attendant, nous ne voyons pas ce que l'on pourrait lui objecter. Nous croyons pouvoir le dire, de tout temps et chez tous les peuples, les soldats ont été plus nombreux que les prêtres, et les hommes ont été plus fiers de leur courage dans les combats que de leur progrès dans la foi; ils ont dépensé plus d'argent pour la guerre qu'ils n'en ont consacré au service de la religion, et leurs chants en l'honneur de leurs héros ont été conçus sur un rythme plus élevé que leurs hymnes à la gloire de leurs dieux. Comment, du reste, un peuple ignorant et grossier, qui ne savait ni lire ni écrire, eût-il pu transmettre autrement à la postérité le souvenir de ses victoires? N'est-il pas naturel qu'il ait eu recours pour cela à l'érection d'un monticule, comme on l'a fait à Marathon et à Waterloo? Il se peut que ce monticule soit un tombeau, comme probablement à Silbury Hill; il se peut qu'il soit une butte défensive ou la base d'un fort: tout cela est possible; mais un de nos barbares ancêtres ne pourrait-il pas nous dire: « Quelqu'un qui voit de quelle manière et en quel endroit nos hommes étaient rangés en bataille lorsque nous massacra mes ennemis peut-il être assez stupide pour ne pas reconnaître qu'ici nous combattimes et remportâmes la victoire, et que là nos ennemis furent tués ou mis en fuite? » Nous ignorons malheureusement, du moins dans le cas présent, à qui se rapporte ce *nous* et quels furent ces *ennemis* si complètement battus; mais les hommes que n'atteint pas encore la civilisation ont une idée trop avantageuse de leur importance pour croire à la possibilité d'un tel oubli.

Cette théorie a du moins le mérite de rendre compte de tous les faits et de n'être contredite par aucun, ce qui ne peut se dire de nulle autre théorie proposée jusqu'à ce jour. En conséquence, en attendant qu'elle soit remplacée par une meilleure, on nous permettra d'en faire la base de notre discussion dans l'explication des monuments que nous avons à décrire dans les pages suivantes.

## MENHIRS.

Les *menhirs* ou pierres levées (1) forment la dernière des divisions dans lesquelles nous avons jugé nécessaire, pour le moment du moins, de répartir les monuments dont nous traitons. On les trouve dans toutes les contrées qui contiennent d'autres constructions mégalithiques, mais leur simplicité même rend tout spécialement difficile la détermination rigoureuse de leur origine. Ici les analogies tirées des styles microolithiques sont à peu près de nul secours. Les pierres mentionnées dans les premiers livres de l'Ancien-Testament, quoique souvent citées à ce sujet, furent toutes de trop faible dimension pour qu'on puisse les comparer à celles dont nous parlons. Ni la Grèce, ni l'Étrurie ne peuvent non plus jeter le moindre jour sur cette question, et s'il est vrai que les Bouddhistes de l'Inde ont été, depuis le temps d'Asoka, dans l'usage d'élever des monuments analogues, appelés *Lâts* ou *Stambas*, ce ne fut jamais, paraît-il, que pour y graver des inscriptions, ce qui n'est certainement pas le caractère distinctif de nos menhirs. Il faut dire cependant que nous avons en Écosse deux pierres de ce genre: la *Pierre du Chat*, près d'Édimbourg, qui porte le nom de Vetta, petit-fils d'Hengist (lequel fut probablement tué en cet endroit dans une bataille), et celle de *Newton*, dans la commune de Garioch, dont l'inscription n'a pas encore été lue. Il en existe une autre en France, près de Brest (2), qui est également illisible, et sans doute ce n'est pas la seule. Mais il n'y a point là d'analogie bien marquée.

(1) De *maen*, pierre, comme précédemment, et *hir*, long ou haut.

(2) Fréminville, *Antiquités du Finistère*, pl. IV, p. 250.

On trouve aussi, dans le pays de Galles, en Écosse et surtout en Irlande, un grand nombre de pierres avec des inscriptions en *oghams* (1). Ce sont, autant qu'on peut le savoir, de simples pierres tumulaires rappelant que le personnage dont elles recouvrent les restes était A, fils de B, absolument comme la chose se pratique aujourd'hui encore, il est à peine besoin de l'observer, dans tous les cimetières du monde. La vérité paraît être, en effet, que dès que les hommes connurent l'usage de la pierre et furent suffisamment instruits pour pouvoir graver des caractères oghams, ils s'aperçurent qu'un pilier de pierre portant une inscription était un souvenir non seulement plus durable, mais surtout plus intelligible et plus intelligent de la vie et de la mort d'un individu, qu'un informe monceau de terre. Aussi cet usage remplaça-t-il promptement celui du barrow. Adopté à la fois par les Chrétiens et les Mahométans, ou plutôt par tous ceux qui enterrent leurs morts, il s'est continué jusqu'à nos jours.

En Écosse, l'histoire des pierres est légèrement différente. Un grand nombre sont sans doute destinées à rappeler des batailles, mais comme elles ne portent aucune inscription, elles ne peuvent rien nous apprendre. Il est du reste douteux qu'aucune inscription en ogham puisse décrire une bataille ou quelque chose de plus compliqué qu'une généalogie, et dans le cas où une telle inscription existerait, il serait plus douteux encore que l'on pût arriver à la lire. Mais comment pourrait-on, sans cette inscription, dire au juste ce que sont ces monuments? Si, par exemple, la bataille de Largs (Écosse) n'avait pas été livrée dans les temps historiques, comment pourrait-on savoir que la pierre levée qui en marque aujourd'hui l'emplacement fut érigée au XIII<sup>e</sup> siècle? Comment pourrait-on même connaître avec certitude l'histoire d'un personnage quelconque? Nous ignorons si l'on arrivera jamais à déchiffrer les caractères hiéroglyphiques dont ces pierres sont couvertes; mais en supposant qu'on le fasse, il est probable que cette découverte ne nous apprendra que peu de chose. Ces monuments ne contiennent certainement ni noms ni dates, et même aujourd'hui leur succession peut être établie d'une façon suffisam-

(1) Caractères celtiques. (*Trad.*)

ment nette. Les figures qu'ils portent sont vraisemblablement des marques de tribus ou des symboles de dignités, et dès lors, si l'on parvient à les lire, ils ne peuvent nous fournir que peu de renseignements nouveaux.

Du menhir entièrement nu et sans aucun ornement ni figure, il est facile de passer à ceux qui, comme les *pierres de Newton*, ont seulement un ou deux symboles païens, mais appartiennent certainement à l'ère actuelle. Or, ceux-ci nous amènent à leur tour à ceux sur lesquels apparaît déjà, mais timidement, la croix chrétienne, et qui sont, sans nul doute, postérieurs à saint Colomba (563). En nous rapprochant plus encore de notre époque, nous trouvons la pierre dite de Swéno, qui date des premières années du onzième siècle et dont la partie postérieure est occupée tout entière par la croix, tandis qu'un bas-relief d'un joli travail remplace en avant les grossiers symboles de l'âge antérieur.

En Irlande, l'architecture mégalithique ne paraît pas avoir connu ces symboles, pas plus que les croix timidement gravées de l'Écosse. Elle débuta hardiment par des croix sculptées accompagnées d'une gloire et des autres attributs du style à la fois si original et si beau des monuments chrétiens.

En France, le menhir fut adopté de bonne heure par les chrétiens; il le fut même si tôt, que l'on a prétendu universellement que les monuments de ce genre qui sont surmontés d'une croix étaient d'origine païenne et que la croix avait été ajoutée après coup. Mais une telle explication n'est pas toujours possible. A Lochrist, par exemple, le menhir et la croix ne font qu'un. Il en est de même au cap Saint-Mathieu, à Daoulas et en d'autres endroits de la Bretagne (1). Il ne semble pas que le menhir, depuis



Fig. 13. — Menhir, à Lochrist (Finistère).

(1) Voir *Voyage pittoresque dans l'ancienne Bretagne*, par Taylor et Nodier.

son adoption en France par les chrétiens, y ait jamais été sculpté en forme de croix, comme il l'a été en Écosse et en Irlande (1); il s'y transforma immédiatement en ces calvaires si communs en Bretagne, où plusieurs personnages sont groupés au pied d'une croix élancée; mais nous ignorons absolument l'origine de cette transformation.

L'histoire des monuments analogues du Danemark est quelque peu différente; de bonne heure, ils portèrent des inscriptions runiques, comme ceux d'Irlande, des inscriptions en oghams; mais le Danemark se convertit si tard au christianisme que ses menhirs ne passèrent pas par la première phase chrétienne; de monuments païens qu'ils étaient, ils prirent subitement la forme de nos tombeaux modernes avec leurs prosaïques inscriptions relatives à la naissance et à la mort du personnage à la mémoire desquels ils sont élevés.

Dans tous ces exemples, l'on peut retracer l'histoire des menhirs depuis les temps historiques de l'ère chrétienne jusqu'à ces temps antéhistoriques où nos piliers de pierre brute remplacèrent graduellement, avec ou sans leurs grossières inscriptions, les tertres factices destinés primitivement à perpétuer la mémoire des morts. Quant à poursuivre cette histoire au-delà de l'ère chrétienne, on hésite à le faire. Ce devrait être là cependant l'œuvre de l'archéologue. Au lieu de partir de l'inconnu pour arriver au connu, comme on l'a fait jusqu'ici, il serait beaucoup plus philosophique de s'appuyer sur le connu pour de là remonter en arrière. En procédant de cette façon, chaque pas que l'on ferait serait un gain positif et peut-être arriverait-on à quelque chose de certain concernant des faits enveloppés aujourd'hui d'obscurité et de ténèbres.

(1) Je ne connais qu'un exemple de pierre sculptée en France : c'est en Bretagne, près de la Chapelle-Sainte-Marguerite.

### CHAPITRE III.

#### AVEBURY ET STONEHENGE.

S'il existait, dans la question des monuments mégalithiques dont nous nous occupons, quelques faits ou quelques dates universellement reconnus, la seule méthode à suivre dans ce travail serait de donner d'abord la distribution géographique de ces monuments, puis de parler de leurs usages et de leur âge. Mais comme rien de ce qui les concerne n'est considéré comme certain, et à juste titre, cette manière de procéder, satisfaisante peut-être pour ceux qui déjà sont gagnés à la cause, ne saurait porter la conviction dans les esprits de ceux qui doutent encore. C'est pour cela qu'il nous a semblé préférable de prendre trois ou quatre des principaux groupes et des plus connus de l'Angleterre, afin d'en faire l'objet d'un examen sérieux. S'il nous est possible de dissiper les erreurs qui se sont élevées sur leur compte et de faire reposer leur âge et leur destination sur une base suffisamment solide, le reste sera aisé; mais tandis que l'on croira aux druides ou aux dragons, ou même que l'on jugera nécessaire de reléguer ces monuments dans l'antiquité préhistorique, il sera inutile de raisonner à leur sujet. Nous espérons, grâce à la méthode que nous nous proposons de suivre, pouvoir faire disparaître enfin ces fausses idées. Le lecteur en jugera.

Le premier monument que nous examinerons est Avebury, le plus grand et sous quelques rapports le plus important de ceux d'Angleterre. Stonehenge semble bien aussi, à première vue, avoir quelques droits à venir en premier lieu, mais il est exceptionnel; c'est le seul monument de ce genre en pierres taillées que nous possédions et le seul où l'on trouve des trilithes avec des architraves horizontaux. Or, précisément parce que ses formes accusent une civilisation relativement avancée établir son âge et sa destination, ce ne serait pas établir l'âge et la